

C'est alors à Jean-Claude Laplanche dans son « analyse de système appliquée au domaine de l'éducation » que revient le rôle de rassembler tous les fils conducteurs sur lesquels ont cheminé les exemples exposés, pour les tisser en une trame de recherche tantôt abstraite, tantôt concrète, déterminant toutes les étapes permettant d'analyser un système, en l'occurrence un système éducatif, en intégrant dans son étude aussi bien « la solution de problème » (problem solving), que les mécanismes de régulation. Il évoque successivement les notions de base de l'analyse de système, et leur application à l'éducation, l'étude des relations entre un système et son environnement (les flux de personnes, de matériel, d'équipements, d'informations, d'énergies, ainsi que leur devenir), l'étude du processus de transformation interne au système.

Il tente alors de résoudre une série de questions pratiques :

- Comment décrire rapidement une institution éducative que l'on découvre pour la première fois ?
- Comment poser la problématique de la création d'un système éducatif ?
- Comment recueillir les éléments d'évaluation globale d'un système éducatif ?
- A quoi peut servir l'étude du processus de transformation à l'œuvre dans un système éducatif ?

Tout en reconnaissant la valeur de cet instrument de travail, il n'en fait pas une panacée, mais en module l'emploi en indiquant les moments-clefs où il est avantageux de l'utiliser.

En guise de conclusion, Bernard Clergerie dans son article : « Battons les cartes : passé, présent et avenir des systèmes », nous entraîne vers un niveau de généralité plus grand, à savoir l'analyse des concepts dont il a été fait usage par chacun des auteurs de ce numéro.

Il examine l'évolution de la notion de système au cours du développement de la science, l'abandon « des méthodes classiques d'analyse logique, matérielle et expérimentale ne permettant que de décomposer des ensembles en éléments simples... de façon linéaire », pour arriver à des organismes, des systèmes de machines et d'appareillages moteurs, à la naissance de la cybernétique et d'une dynamique des systèmes. Il se livre à une classification des systèmes (clos, ouvert), quant à leur structure, leur fonction, et rejoignant la perspective structuraliste contemporaine, aboutit à assimiler les jeux, les organisations et les sociétés à des systèmes complexes.

Voici l'itinéraire marqué de quelques cailloux blancs, que nous invitons nos lecteurs à parcourir avec nous. A partir de l'article d'introduction, charnière avec le numéro précédent, il est facile de voir que nous avons suivi une méthode inductive partant des exemples, pour arriver à leur analyse détaillée puis à une réflexion d'ensemble sur les systèmes. Certains poursuivront le chemin jusqu'au bout. Certains s'arrêteront peut-être en route, estimant que le degré d'analyse auquel ils sont arrivés leur suffit, tout au moins pour le moment, à prendre conscience et à analyser leur problème.

Notre souhait serait qu'à l'aide des clefs données ici bon nombre d'entre vous, qu'ils soient en cours de formation dans des instituts, des universités, ou en recyclage, se livrent en groupe à des analyses (même partielles) des systèmes qui leur sont familiers et proches. Ce serait pour nous le meilleur témoignage que la revue atteint son but de « formation » et que nous « communiquons ».

La Rédaction.

On peut considérer que la culture individuelle est d'une part l'environnement artificiel que l'homme s'est créé, d'autre part l'outil par lequel il est susceptible de valoriser ses actes en vue de construire son autonomie ou sa participation. C'est donc une acception extraordinairement générale de la culture que l'anthropologie contemporaine nous propose : elle outrepassé largement les définitions classiques : « Tout ce que l'homme ne pourra plus oublier », proposées par Margaret Mead ou Albert Schweitzer, ou les définitions par le contenu qui voyaient dans la culture la somme plus ou moins redondante des « éléments dénommés culturels » : les musées, les bibliothèques, les concerts, les arts et les sports, sommés dans une liste jamais terminée, et qui de toute façon, débouche maintenant sur la totalité de la vie relationnelle.

De plus en plus, dans les pays en voie de développement, Télévision, Radio et Presse sont parmi ces outils, ce qu'il est convenu d'appeler les « Mass-Media ». Ce sont tous ceux qui diffusent, à partir d'une source, une « multiplicité de copies », et par là même divisent le coût du message qu'ils fabriquent par le nombre de contacts que chacune de ces copies établit avec des individus dispersés en pénétrant dans leur sphère

culturelle et image télévisuelle : le compas socio-culturel

personnelle. Ce sont des éléments majoritaires, « dominants » – dirions-nous dominateurs ? – de l'« expérience culturelle ». L'individu des villes est situé dans la masse sociale, plus ou moins isolé des autres avec lesquels il doit faire un effort de plus en plus grand pour rentrer en contact, il est quelque peu enfermé dans sa « sphère proche ».

Et on l'a souvent dit, l'envoi massif de programmes non adaptés est un facteur important de déstructuration culturelle, selon les doctrines sous-jacentes qu'ils véhiculent. Cette analyse se propose justement de montrer qu'en dépit d'un bon nombre de facteurs qui engagent au pessimisme et que nous passons en revue, cette médiation « télévisonnaire », opposée au système d'éducation concentré dans le temps et dans l'espace – si l'on tient compte des valeurs intrinsèques du développement (portées par la dynamique sociale), et contrôlées par ce que nous avons convenus d'appeler le « compas socio-culturel » – doit pouvoir remédier à l'aspect « mosaïque » et parcellaire de la culture fournie par les mass media non coordonnés, et donc parvenir à rétablir une harmonie entre les deux systèmes de communication.

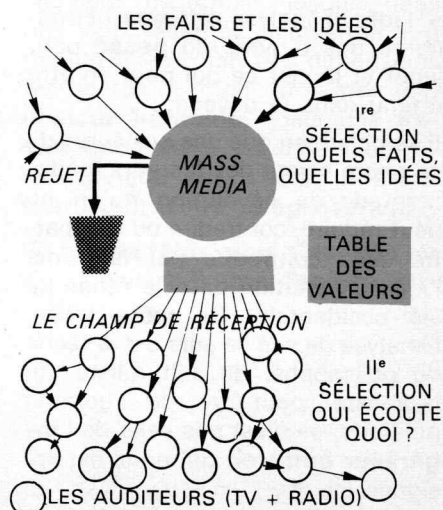
sur l'analyse des valeurs

Vivre en société, c'est de plus en plus vivre dans la société, puisque la société tend à devenir un cadre plutôt qu'une chose : c'est réagir de façon adéquate (Spinoza) à ce cadre composite comportant d'un côté les êtres réels avec lesquels on se trouve en contact : le monde matériel des objets et des services – dont l'anonymat est pourtant très fondamentalement socialisé –, de l'autre les êtres imaginaires, les fantômes lumineux qui apparaissent sur notre écran et envahissent subtilement notre esprit en nous proposant des modèles de comportement, des personnages, des rôles, des situations (Serrano) dans une combinatoire dont il est facile de montrer qu'elle est très limitée, mais extraordinairement prégnante.

La bouteille de Coca-Cola porte avec elle, en même temps que le signe de la fraîcheur stérilisée en bouteille, du standing et de la banalité quotidienne, un certain symbole d'une culture américaine qui l'a importée et imposée par la force des choses. Dans quelle mesure l'apparence de cette bouteille est-elle corrélée aux bulldozers et aux autoroutes ? Dans quelle mesure cette corrélation est-elle nécessaire ou est-elle un effet de halo de l'influence d'une puissante culture ? C'est là précisément le pro-

blème d'une spécificité culturelle qui veut découvrir ses valeurs propres tout en acceptant cependant la tout en acceptant cependant la puissance du bulldozer ou l'effet universaliste de l'autoroute.

C'est le type de questions que nous voudrions développer ici, sur la base de l'analyse du mécanisme culturel, et de l'influence des mass media comme amplificateurs de culture d'une part, comme créateurs de la culture cumulative d'autre part, comme facteurs d'une culture mosaïque enfin, par l'interférence du contact entre individu et source de messages au cours du temps et de l'espace.



Ainsi, trois types de valeurs sont en cause dans tous les pays en rapide développement, valeurs entre lesquelles ils ont à établir un équilibre culturel :

- Les **valeurs qui sont intrinsèques au développement**, c'est-à-dire qui se trouvent liées à la volonté même de se développer, qui devront donc être nécessairement promues par la dynamique sociale sous peine de contradictions internes. A partir d'analyses que nous avons déjà faites antérieurement, on peut citer par exemple comme caractéristiques :

- l'**orientation vers le futur** par rapport à l'orientation vers le passé ;

- la **maîtrise des signes** par l'écrit, ce qui correspond en gros au mécanisme de l'alphabétisation sur lequel des efforts impressionnants ont été faits dans certains pays (mobilisation éducative en Iran, le travail du MOBREAL au Brésil) ;

- l'idée de **mérite** ou de société promotionnelle bien analysée par Michel Young comme le produit composite d'un quotient intellectuel et du travail personnel en tant que déterminant de la place de l'être dans la pyramide sociale :

$$M = QI + \text{Effort}$$

- l'idée de **participation au bien-être collectif**, c'est-à-dire d'un mécanisme automatique de redistribution globale des richesses, sous-jacent ou encadrant le mécanisme individuel ou groupal de placement dans la pyramide sociale, ou de mobilité sociale bien analysée par Pareto ;

- l'idée d'analyse **critique** permanente des œuvres du **passé** pour juger et jauger ce qui peut en être retenu dans le devenir.

Il semble bien que des «valeurs» de ce genre soient des facteurs fondamentaux de l'évolution qu'on ne peut réduire, contredire ou combattre sans contredire par là-même l'idée d'évolution dans le mode de vie occidentale. De toute façon, l'analyse de ces valeurs est la tâche du philosophe, du culturaliste, du moraliste, peut-être de l'homme politique, ce n'est pas celle de l'**ingénieur culturel**, qui nous est assignée ici.

- Les **valeurs « parasitaires »** (spurious values) qui s'insèrent dans le tableau socio-culturel à chaque instant, sont présentes comme des corrélations, des accompagnateurs aux valeurs principales, mais ne sont pourtant pas liées organiquement, fonctionnellement, aux valeurs principales. Ainsi peut-on se demander si l'image télévisuelle est inséparable du film Western, si la société promotionnelle est inséparable de la violence, si le juke-box est inséparable de la boisson glacée, etc. En fait, ce sera l'une des tâches indiquées du service culturel d'un pays ou d'une culture importante, d'établir les corrélations qui existent entre un grand nombre de ces facteurs et d'en dégager les tendances latentes d'une façon claire. On se reportera ici à l'ouvrage d'Inkeles « Becoming Modern » (Bibliographie).

- Les **valeurs spécifiques liées à la civilisation passée**, mais nullement incompatibles avec la vie contemporaine. C'est très précisément celles qui dans tous les pays préoccupent les responsables les plus conscients des politiques culturelles gouvernementales, quelque peu affolés par la montée de phénomènes qui leur paraissent légitimement trahir l'esprit même de **leur** civilisation, fâcheuses séquelles du développement qui uniformisent et banalisent leur civilisation au rang d'un folklore consommable, détruisant en fait cette diversité dans le concert du progrès à laquelle chacun de ces pays peut prétendre : hispanité, brésilianité, africanité. Qu'est-ce qui est persan, Was ist deutsch ? etc., sont des formules (trop souvent agitées par des nationalistes frénétiques) rarement définies objectivement par l'« ingénieur culturel ».

Dans le cadre qui nous occupe, où la Télévision est l'élément majeur du contact entre l'être et l'environnement collectif au lointain, le problème qui est posé est celui de la possibilité d'existence dans l'univers du développement technologique d'un « Persian way of life », d'un « Brazilian way of life », d'un « African way of life », répondant à haute voie et à armes égales à cet « American way of life » qui s'est imposé si nettement avec l'idée

même de développement, et sur lequel s'interrogent tant de pays, situés sur le même chemin que les États-Unis.

Or, il est bien difficile dans l'état actuel de nos connaissances et de la technologie culturelle, de séparer rigoureusement le deuxième groupe de valeurs du premier. **Si corrélation n'est pas cause, « corrélation » peut être « corruption », et il est malaisé d'éliminer les effets secondaires tout en voulant garder les effets primaires.** Pour donner un exemple caractéristique, le problème de la violence à la télévision ne paraît guère - d'après les résultats de plusieurs colloques récents dont celui de la RAI (1) à Firenze en 1973 - lié intrinsèquement et indissolublement à la diffusion du western américain, ou du film policier, mais bien plutôt à la **violence généralisée** d'une société occidentale qui cherche, sans le trouver, un moyen d'introduire des feed-backs (*) suffisants dans un cadre où les modes anciens de contrôle social sont en train de disparaître, mais où les nouveaux modes de contrôle ne sont pas encore bien établis. (D'où la conclusion incidente que ce n'est pas nécessairement en censurant les films de Western, qu'ils soient « made in USA » ou « remade » en un pays, que l'on aura une action tempérante substantielle sur la montée de la violence.)

Si nous sommes encore incapables de débrouiller les liaisons souvent obscures entre les deux premiers groupes de valeurs, et si par là-même l'action des responsables en ce domaine se trouve limitée et facile à critiquer, par contre le troisième groupe de valeurs, lui, peut exercer un effet compensatoire notable car il est relativement indépendant des deux premiers.

C'est le mécanisme de la découverte dans un univers de civilisation technique, d'un retour vers la spécificité, d'une recherche d'un style de vie dans lequel le mot « tradition » n'est pas nécessairement un mot conservateur, ni un mot retardataire.

(1) RAI : Radio-Télévision Italienne.

(2) « Seul ce qui est réellement neuf est vraiment traditionnel. »

(*) Feed-back : retour d'information, et effet en retour. Terme désormais employé : boucle de rétroaction.

« Only the really new is truly traditional » (2) disait T.S. Eliot. Pour l'Iran, *l'acceptation de l'énergie pétriolière est-elle incompatible au respect et au développement de l'écriture coufique ou des roses de Chiraz ?*

C'est dans ce cadre que l'ensemble

des media, tout le mécanisme de ce que nous avons appelé le **champ autodidactique** peut jouer un rôle nouveau qui n'a pas été jusqu'à présent suffisamment reconnu et pris en compte. Comment s'en saisir et les dégager ? Ce sera le sens des suggestions de ce texte.

la télévision interface () visuel ou médiateur du monde ?*

De plus en plus, le monde est essentiellement connu à la conscience populaire par le regard sur l'écran lumineux familial et familial, qualifié longtemps par hyperbole de « fenêtre ouverte sur le monde », même par ceux qui savaient pertinemment qu'il n'était qu'une **lucarne ouverte sur le voisinage**, et que seule la page couverte de signes était susceptible de recouvrir l'immensité de l'univers.

Une fenêtre est d'abord un élément discriminatoire ; par sa vitre elle arrête le chaud et le froid, le bruit et la fureur, elle constitue ce que les techniciens du bâtiment comme ceux de l'électronique appellent un « filtre », et si la télévision est un **filtre actif**, elle contribue, fondamentalement, à sélectionner, éliminer, colorier, réduire l'image du monde, en dehors même de sa fonction de sélection quantitative (cadre) qui a pour cahier de charges de réduire la totalité des vingt-quatre heures du monde aux dix minutes du journal télévisé.

Certes, il y a bien d'autres façons de parler de la réalité que par le canal des « nouvelles » qui se prétend assujetti au « principe de Vérité » (ô combien approximative). Il est d'évidence que le poète, le metteur en scène, l'artiste et le chef d'or-

chestre ont leur mot à dire sur la Réalité du monde : plus précisément, vivant dans le fictif, ils sont moins sujets au mensonge, plus loin des contraintes et peut-être plus près d'une certaine vérité. Disons en bref que le programme de la télévision avec son théâtre filmé, ses spectacles de variétés, son journal et ses interviews, ses œuvres littéraires et ses extraits de films, se veut « Microcosmos », obéissant à un échelon supérieur de la Vérité, dont pourtant la **globalité** n'exclut pas la **distorsion**, et que chacune des parties qu'il comporte, qu'elle soit « fiction » (?) ou « réalité » (?), contribue à construire l'image personnelle du Monde.

En d'autres termes, les artifices classiques de truquage, de distorsions, de sélection, d'omission, s'appliquent tout aussi bien sur le plan **connotatif** (3) que sur le plan **dénotatif** (4) : nous devons introduire le concept de **distorsion connotative**. Il y a « les faits » et la façon dont on en parle, il y a les « événements » et leurs images, il y a la « dénotation » et la « connotation » : le champ du connotatif est plus fertile que le champ du dénotatif. Il y a en bref le monde et son image, celle que nous appelions plus haut le « monde télévisonnaire », auquel le héros du Western contribue tout autant que l'orateur politique ou que le photographe. Disons-nous alors que le fictif est plus réel que le réel, en tout cas que la « nouvelle » qui prétend nous mettre à son contact ? Nous appellerons, avec Serrano, tout ce processus : expression, traduction, trahison, la **médiation télévisonnaire**.

naire. L'image du monde vue à travers la télévision n'est pas l'Image du Monde « réel ». Et certes, le philosophe aurait beau jeu d'arguer que l'image du monde n'existe pas, qu'en tout cas elle est inaccessible, car personne n'est Micromégas à la fois dans l'espace et dans le temps : l'image du monde (qu'elle soit réelle ou « imaginaire ») excède le champ de conscience humaine ; si « le petit homme est la mesure de toute chose » (Eick), il ne peut exister du monde que des images **partielles et médiatisées**.

De toute façon, nous devons à la télévision, dans la culture ou l'éducation qu'elle nous propose, dans le flux indéfini avec lequel elle nous arrose, une **immense reconnaissance** – bien supérieure à tout ce que nous devons à la presse ou à la radio –, pour l'élargissement de principe de nos perspectives, même s'il s'avère au bout du compte que notre esprit n'est pas à la hauteur de cet élargissement, que le Spectacle du Monde est trop pour le Petit Homme et que celui-ci le restreint de lui-même aux dimensions de son champ de conscience, elles-mêmes proportionnelles à la largeur de son écran. De toute façon, la chaleur de notre cœur n'est pas accrue par la quantité de combustible qui lui est fournie, l'ouverture d'une fenêtre sur le monde ne l'échauffera pas davantage : nous savons bien que l'image de la désolation des cyclones chez les Canaques, a pour principal résultat de renforcer le sentiment de confort de notre foyer (« Ah, qu'on est bien chez soi »). La téléprésence se soumet ici aux lois de la proxémique (5) : « Loin des yeux, loin du cœur ». Si les images viennent désormais jusque dans nos yeux, elles en acquièrent – ô paradoxe – du fait des dimensions restreintes du cœur, **non pas une chaleur humaine, mais une valeur décorative**. La médiation télévisonnaire est d'abord **médiation** avant d'être **téléprésence**.

En bref, **la télévision n'est pas** (et n'a jamais été) **une fenêtre ou-**

(*) *Interface* : terme anglais introduit par l'informatique, et exprimant l'idée de contact entre un organisme et un autre entre lesquels s'échangent des informations. L'interface est plus qu'une paroi ou frontière, il est essentiellement le lieu d'échange entre deux organismes. Le terme entend qu'ils sont face à face, par exemple un esprit humain en face d'un ordinateur, ou un système social en face d'une institution juridique.

(3) *Connotation* : ensemble des valeurs affectives et culturelles prises par un mot en dehors de sa signification propre.

(4) *Dénotation* : signification d'un terme. La dénotation est de l'ordre de la définition.

(5) *Proxémique* : science humaine des phénomènes proches par opposition aux phénomènes lointains.

verte sur le monde : ce moment est encore à venir (?) et conditionné par une technologie balbutiante de la téléprésence qui, peut-être, ne passera jamais par le canal du petit écran, tel que nous le connaissons et tel qu'il est notre sujet ici. Bien plutôt, la télévision au sens quotidien du terme, apparaît comme un **périscopie dans l'océan du social** et ce mot de « périscopie » implique l'idée d'antennes projetées à partir d'une **cellule close**, sur une société qui est un « milieu de vie », un milieu de sustentation de la cellule sociale, au lieu d'être, comme nous avions voulu le croire, une « Res Publica ».

Ainsi le problème de la médiation télévisonnaire est moins celui de la distorsion qu'elle établit, par rapport au spectacle du monde, puisqu'elle a cette distorsion en commun avec tous les autres mass media, c'est bien plutôt celui de la pauvreté du schéma qu'elle propose du monde, de ses rôles sociaux et de ses personnages. Si la participation à un monde de l'ouverture est une condition du développement technologique et si la Télévision se veut facteur de ce développement, cette ouverture, cette « infinité de la richesse » ne se situe pas au niveau d'un spectacle du monde que la Télévision, par sa place dans l'environnement, ramène, réduit, reforme à l'échelle du quotidien.

C'est dans la mesure même où la télévision épouse l'**aspect cumulatif du monde de la connaissance**, plus que son aspect répétitif et variationnel, qu'elle contribue vraiment au progrès et au développement de la société, dans la mesure où, au lieu d'être une frise permanente de notre espace-temps, elle rejoint, amplifie et reflète la volonté d'infini et traduit la créativité humaine. Mais, et nous le savons bien, ce sont précisément ces aspects d'approfondissement culturel, de témoignage de l'innovation et de la créativité globale scientifique ou artistique des **micro-milieus créateurs**, qui imposent de force l'innovation et qui sont refusés, ou tout au moins défavorisés. Le champ de conscience du Petit Homme, disions-nous, est un cadre limité. La Télévision réussit d'autant mieux qu'elle est mieux adaptée à ce der-

nier, dans la mesure où « réussir » signifie être populaire : ce que les services d'enquête appellent, précisément, avoir une **audience**. Doit-on mesurer le rôle social de la télévision en **spectateurs x heures** ou en quantité de **culturèmes** (6) – d'atomes de connaissances ou de mini-crétations – injectés dans les circuits sociaux ? Certes, les moyens, l'argent, le prestige auprès des pouvoirs établis sont liés nécessairement à cet impact quantitatif, et c'est bien à cause du **pouvoir de masse** de la télévision que l'on a pu se demander s'il ne constituait pas « Le Pouvoir » tout court dans les masses : un exemple nous est proposé par l'élection du Président des États-Unis.

Nous parvenons donc à un dilemme : télévision comme pouvoir, télévision comme élément de progrès socio-culturel (étant entendu que le mot « progrès » signifie, au sens étymologique : démarche dans une direction, sans préjuger de quelle direction il s'agit) ; ces deux aspects sont toujours en **corrélation négative** puisque c'est une constante du phénomène Mass Media, que **ce qui est le plus nouveau** soit – toutes choses égales d'ailleurs – **ce qui a le moins de chances d'accéder au plus grand nombre**.

Aussi y a-t-il différence d'attitude entre ceux pour qui la télévision a été la **bouée de sauvetage culturelle** : les paysans, les isolés, les pays sous-développés, et ceux pour lesquels elle a été, avec les mêmes programmes, un facteur de nivellement, de normalisation, de banalisation et de moindre effort. Pour les premiers, la télévision a été **une source** ; la puissance des images s'est mise au service de la variété relative, de la curiosité, de l'éveil. Elle a débité de nouveaux culturèmes à une masse accrue, initiant un changement social à partir de l'accès à cette source. Pour les autres, elle a construit essentiellement une **culture mosaïque**, une mosaïque de culturèmes, collés de force par la sédimentation mémorielle les uns à côté des autres au fond du cerveau, sans rapport bien direct, arrosant ces cerveaux par des flux originaires de sources diversifiées, à peine contradictoires.

C'est ce que nous avons appelé **cycle socio-culturel** par analogie

avec les cycles économiques, et dont nous rappelons brièvement ici le mécanisme. **Le cycle socio-culturel est, d'abord, la passage de l'idée ou de la création originale par l'intermédiaire d'un micro-milieu – toujours plus disponible à la nouveauté que la société globale – vers le choix et le filtrage effectués par les mass media qui sont fondamentalement des organismes technologiques à capital important, contrôlés par des « gate-keepers »** (7) en faible nombre, ceux-ci se trouvant imposer nécessairement leur propre table de valeurs dans la manipulation des produits culturels qu'ils construisent avec les messages originaux. Les mass media diffusent en arrosant la **masse sociale**, et constituent par la répétition, l'oubli, la réimpression des messages qu'ils ont fabriqués ou constitués, une culture de masse à caractère sédimentaire, cette « culture mosaïque » de laquelle nul d'entre nous ne peut être totalement isolé, qui pénètre en nous par l'intermédiaire de notre écran. Dans celle-ci les « événements historiques » eux-mêmes ne sont que des messages comme les autres, gratifiés de la « vertu d'historicité ». En particulier, les créateurs eux-mêmes ne vivent dans aucune tour d'ivoire, ils sont imprégnés par la culture de masse **qui va conditionner** nécessairement **leur créativité** ultérieure. Le cycle se referme ainsi dans un processus de **banalisation inéluctable des messages** qui reviennent jusqu'aux créateurs par le long chemin de cette amplification sociale **nécessaire**.

C'est le **cycle socio-culturel** qui rend la culture **cumulative** en faisant d'elle un **produit partiel de ce qu'elle était à l'instant précédent**, pour conditionner ce qu'elle sera à l'instant suivant. On appel-

(6) Culturèmes : éléments de connaissance ou de perception mémorisables comme des unités simples (Cf. les Dictionnaires du savoir moderne : La communication, publié sous la direction d'Abraham Moles, p. 173).

(7) Gate-keeper : analogie avec les « gardiens de but » du football, voulant désigner ceux qui, programmeurs des moyens de communication de masse, choisissent ou popularisent les éléments nouveaux ou anciens remis au goût du jour, charriés par la société de masse, et qui prennent une forte responsabilité dans l'accélération ou le ralentissement de ce cycle.

lera le résultat « autocorrélation culturelle » : l'image de **ce qui est** détermine partiellement **ce qui sera**.

Ce cycle économique des idées et des formes qui accumulent le nouveau sur l'ancien en le rendant ancien, c'est-à-dire banal, c'est-à-dire acceptable, qui fait passer les messages du micro-milieu de quelques milliers d'êtres aux masses à l'échelle de quelques millions, en y découpant précisément ce qui pour elles est le plus acceptable, cette image doit rester présente à l'esprit de tous ceux qui de près ou de loin ont **pouvoir décisionnaire** sur le destin de notre culture. Les mass media sont aux mains des « gatekeepers », que ceux-ci soient hommes de bonne volonté ou de mauvaise volonté. Qu'ils se considèrent non pas comme fabricants de messages mais comme **fabricants de publics**, ou qu'ils se croient **dépôtaires d'un outil** culturel sans comparaison avec tout ce que l'on a connu dans le passé, ces gatekeepers eux-mêmes sont insérés dans une structure juridico-économique subissant des contraintes de la part de ceux qu'on appelle dans la société démocratique les « détenteurs du Pouvoir ». Enfin, ces organismes technologiques sont soumis à des réactions variées de la part du ou des publics qui déterminent, par un mécanisme psychosociologique qui échappe à leur contrôle, une **image de marque** et une **structure compétitive**.

Ces culturèmes chatoyants – ou se voulant tels – concourent les uns contre les autres, à la dissipation du « capital temps-libre » de l'individu, et concourent, de surcroît, avec tous les autres media. Même s'ils y réussissent de façon triomphante, ils contribuent à renforcer ce qu'il y a de **commun entre eux tous** : la banalité, une banalité en mosaïque. Si la « prégnance iconique » (la force de l'image) et plus encore de l'image animée qui acquiert une sorte de pouvoir hypnotique souvent dénoncé, a donné au petit écran la prééminence dans la construction de cette « culture mosaïque », que nous avons définie en 1960, il serait erroné d'attribuer spécifiquement à l'écran TV une responsabilité outrepassant son rôle quantitatif. C'est la société de masse,

arrosée par les mass media, qui est impliquée tout entière dans ce phénomène créant un nouveau milieu

culturel, un nouveau champ culturel comme environnement de son développement.

éducation, culture et monde des images

Nous établirons ici une distinction entre les deux termes d'**éducation** et de **culture**. **Nous avons appelé plus haut « culture » au sens le plus large du terme, l'ensemble de l'environnement artificiel que l'homme se crée sous la forme de moyens d'actions sur le monde extérieur : y entrent les outils, les machines, les œuvres dénommées artistiques, mais y entrent aussi les outils de la pensée, les mots, les images, les concepts, les techniques mentales, les algorithmes (8), le savoir-faire.** La culture c'est donc le résidu de l'expérience passée dans la mémoire, soit celle de l'individu (culture personnelle), soit la mémoire collective de la société telle qu'elle la transcrit dans ses bibliothèques, ses musées, ses instituts de brevets ou ses conservatoires, résidus ou traces laissés par l'ensemble des expériences antérieures.

La culture individuelle, c'est bien précisément, en ce sens, l'ensemble de l'expérience passée, tout ce qui est resté dans l'esprit d'une façon utilisable et qui va être l'une des composantes essentielles de l'image du monde à chaque instant, qui se mêle à nos perceptions immédiates dans notre champ de conscience pour déterminer nos comportements ultérieurs. La culture est le résidu cumulatif de ce que nous avons assimilé, compris, intégré dans tout notre passé et qui devient un élément de notre présent, en conflit ou en combinaison avec notre perception actuelle du monde extérieur.

Parmi tous ces processus qui incorporent le passé au présent, une place privilégiée est donnée à ce qu'on appelle **l'éducation, savoir un mécanisme spécifique construit par les hommes pour influencer les autres hommes, plus spécialement à l'âge où ils sont jeunes et par là plus faciles**

à influencer, ce terme d'influence devant être employé pour le meilleur et pour le pire ; l'éducation c'est aussi bien l'acquisition des mécanismes d'apprentissage de la conduite automobile ou l'équilibre vélocipédique, que la propagande des valeurs effectuées concurremment par les systèmes publicitaires ou politiques, de façon plus banale, la connaissance de la table de multiplication, de la grammaire anglaise ou des valeurs morales qu'est censé nous proposer le programme de l'école.

Tout cet ensemble contribue à réaliser un sédiment plus ou moins structuré, plus ou moins résistant à l'érosion, plus ou moins sujet à l'oubli dans l'esprit de chacun de nous. C'est à la fois un outil et une entrave, c'est l'impact du passé sur le devenir, c'est l'incorporation de la continuité dans l'être humain, et, certes, entrent **aussi** dans la culture les habitudes, les réflexions, les stéréotypes, les préjugés, tous les acquis passés au filtre de l'oubli qui simplifient nos réactions comportementales devant un stimulus ou un phénomène nouveau, qu'ils apparaissent aux philosophes ou aux moralistes comme bons ou comme mauvais, retardateurs ou accélérateurs de notre évolution.

En bref, la culture c'est ce qui nous reste (Quand on a tout oublié ! disait Herriot), **l'éducation c'est le mécanisme inter-individuel ou social par lequel se construit ce qui devrait rester dans notre esprit.** Cette acception extrêmement générale dépasse large-

(8) *Algorithme* : ensemble des règles opératoires propres à un calcul. Pris ici au sens opératoire de la logique moderne de la cybernétique (science des organismes indépendamment de la nature physique des organes qui les constituent). Elle est « complémentaire » de celle des communications, car elle étudie les supports de celle-ci et de l'informatique. Suite de règles à mettre en œuvre, selon un ordre précis, pour une activité opératoire, transformatrice, définie. Exemple : règles de dérivation, programmation, etc.

ment les formulations plus rigoureuses que donnent classiquement les ministères de l'Éducation ou de Culture répartis dans les différents états du monde. Elle conduit à suggérer plusieurs types d'éducation selon la nature des processus qui provoquent cette sédimentation, tout à la fois outil et sclérose de l'esprit. Par exemple on distingue l'éducation « psycho-motrice » : apprendre à ouvrir une porte, à tenir une plume, à se tenir en équilibre sur un vélo, à conduire, à frapper les touches d'une machine à écrire, et l'éducation plus « cérébrale » : connaître ou reconnaître des lettres et des chiffres, des mots ou des formules, des signes ou des codes, s'adapter à des situations ou évoquer des éléments passés, eux-mêmes connus par expérience personnelle ou à partir d'expériences « vicariales » (9) par la lecture ou la vision d'une production, par une communication symbolique ou imagée avec le passé historique ou esthétique.

La télévision ouvre timidement les portes d'autres formes d'éducation, conditionnées par le message audiovisuel (qu'elle apporte) et le feedback de contrôle (qu'elle devra rechercher, sous une forme guidée par la « société câblée », celle du téléphone et de l'ordinateur pour commencer).

Ces catégorisations sont déjà bien établies et nous ne les évoquons qu'en passant, mais une distinction plus intéressante résulte de l'**écologie** même des systèmes de media : savoir leur répartition dans l'espace et dans le temps.

Nous distinguerons ici deux systèmes d'acquisition de la culture :

● **Le premier qui correspond à l'acception la plus classique du terme d'« éducation », c'est la concentration dans l'espace et dans le temps.** C'est ce que, plus simplement, on a appelé autrefois l'École ou l'Université (avec, comme cas limite, le précepteur personnalisé), qui est essentiellement une **concentration des êtres humains en un lieu et en un temps**

pour les soumettre à un apprentissage plus ou moins systématisé sur la base d'un micro-mass media : le professeur, source de connaissances intellectuelles (ou éventuellement corporelles : le professeur de gymnastique). Celui-ci arrose de son savoir un nombre d'individus réceptifs, en tout cas récepteurs, limité par des règles matérielles d'encombrement dans une salle, des considérations de communication chaude ou charismatique, des possibilités plus ou moins grandes de feedback, des principes d'optimisation du rendement. Tout ceci poursuit le but de réaliser un sédiment défini dans l'esprit de ces récepteurs qui se trouvent **mobilisés** aux quatre coins de la surface du territoire, de la ville ou du village, pour être **immobilisés**, à un moment défini, en ce point de concentration de l'espace qu'est la salle de classe, et pour une durée définie. L'école, le lieu d'enseignement, c'est la concentration dans l'espace et dans le temps, justifiée par le principe de la **division du travail** (l'idée d'éducateur spécialisé), par celui de la **réceptivité maximum** (l'utilisation de la période de l'enfance ou de l'adolescence), enfin par celui de l'**optimisation** du rendement : la division du coût de la charge institutionnelle du professeur par le nombre de récepteurs qu'il est capable d'atteindre dans des conditions suffisantes de qualité.

Or la concentration spatio-temporelle est une **contrainte** exercée sur la vie des êtres et prélevée sur leur **budget-temps** ; de telle heure à telle heure ils viennent se condenser sur les bancs de l'école ou de l'université en se déplaçant dans la cité. Cette contrainte, soulignée par les écrivains de la littérature enfantine qui parlent des délices de l'école buissonnière au beau soleil de mai, est réexprimée d'une autre façon par les parents des classes pauvres qui voient se retirer de la cellule productive, pour une durée variable, un certain nombre de ses membres pour un certain temps.

Elle n'a guère été ressentie de façon nette dans un monde ancien, où la notion même de « budget-temps » était ignorée, et où temps et espace apparaissaient comme des ressources illimitées de la vie, le

flux vital étant peu dépendant de la quantité d'espace ou de temps qui se trouvait à la disposition de la communauté. Ce qui empêchait de construire une école c'était, d'abord, le prix du travail socialisé qui devait être prélevé sur les ressources de la communauté, mais ce n'était certainement pas le nombre de mètres cubes qu'elle immobilisait dans le territoire ni le temps qu'elle prélevait sur la vie des êtres qui devaient s'y trouver présents. Disons, pour être précis, que la soustraction de temps actif que représentait la période d'apprentissage ou d'éducation était ressentie comme **marginale** et non comme **principale** par les différentes classes de la population, sauf certaines classes pauvres du XIX^e siècle, sensibles à cette soustraction d'éléments de la cellule productive.

● **A l'opposé de ce type d'éducation concentrée dans l'espace et dans le temps, nous placerons le concept très large et encore mal étudié d'autodidaxie déjà évoqué dans l'introduction de ce texte, l'apprentissage, l'acquisition de réflexes de connaissances ou de valeurs qui n'est plus attaché en principe à un point défini de l'espace ou du temps.** L'être vit, et dans sa vie il fait « des expériences », il a une expérience vitale ; de cette expérience sédimente nécessairement un résidu d'autant plus intense que l'expérience a été plus souvent renouvelée dans des conditions diverses, que les mêmes formes sont apparues sur des fonds plus variés, et tout cet ensemble s'intègre dans la mémoire comme une totalité plus ou moins structurée, une culture mosaïque. C'est donc bien là un processus d'éducation, au sens très large considéré précédemment.

En fait, ici l'éducation est synonyme de la vie : l'auto-didaxie est un aspect du processus vital, c'est tout celui-ci et rien de plus ; et notre esprit, formé aux catégories traditionnelles des scolastiques et de Comenius qui ont créé l'image de l'école et presque sa mythologie, a les plus grandes difficultés à prendre en compte, au titre de leurs mécanismes spécifiques, cet aspect de sédimentation du flux vital.

(9) *Expérience vicariale : participation non seulement à l'aide de ses propres expériences immédiates mais également par celles de cet autre individu, émetteur, situé plus loin, ailleurs, par pro-curation, par son intermédiaire.*

vers une programmation du champ autodidactique

le rôle de la « fenêtre » aux « images ».

La montée de cet intérêt nous vient d'une part des critiques et des attaques qui ont été faites aux concepts traditionnels d'école, des essais plus ou moins aventureux d'en fabriquer d'autres variantes : l'école sans murs d'Illitch, l'open-university, l'université aérienne, mais aussi et plus simplement de la prise de conscience du rôle des mass media dans l'édification quotidienne de la culture, de leur compétition pour l'acquisition des matériaux culturels et tout particulièrement bien sûr du roi de ceux-ci, la Télévision, dont l'impact soudain a plus changé en vingt ans la structure de la vie quotidienne que l'école n'avait réussi à le faire en mettant dix siècles à se constituer.

Il semble temps de prendre connaissance de cet aspect autodidactique de la vie quotidienne, bien reconnu dans le flux comportemental par les psychologues, mais ignoré par les systèmes institutionnels puisque, par définition, il est aux antipodes d'une « institution », il est anti-institutionnel. Pourtant, divers aspects viennent tempérer cette opposition de principe que nous venons de poser pour la clarté du raisonnement entre les systèmes éducatifs concentrés dans l'espace et dans le temps, et les processus auto-didactiques qui constituent une sorte d'intérêt composé de l'existence, qui en théorie se produisent à tout instant, en tout lieu de la trajectoire de l'être, qui sont le **reste** de la « ligne d'univers » de l'être en fonction des stimuli qui l'ont assailli, quand il parcourait cette ligne d'univers. Il y a aussi les éléments qui résultent de la **rencontre** de l'être avec certains lieux, en certaines époques définies. C'est tout simplement l'idée du **retour périodique** de l'homme devant son écran de télévision fixé

dans son foyer, dans sa sphère privée qui est, par définition, le lieu où il revient le plus souvent. Ici **le problème est d'assurer la rencontre entre l'homme et un message, c'est ce que l'on appelle la « programmation ».**

En fait, la question ne se pose guère ainsi, elle doit être posée sur le plan scientifique comme l'analyse statistique de l'ensemble des stimuli rencontrés dans la trajectoire de l'être et la classification de leur contenu. L'auto-didaxie participera du **souvenir** de telle ou telle production de télévision ou de radio, de la lecture de tel ou tel journal et surtout de la **densité** et de la **répétition** de tels stimuli pour donner lieu à une **intégration mémorielle** qui passe du **souvenir**, fugace et incidentel, à la **mémorisation** volontaire ou forcée. On pourrait dire que l'homme effectue une trajectoire dans le vaste labyrinthe de l'espace et du temps, labyrinthe qui se trouve **arrosé** en certains points par des flux plus ou moins denses de stimuli, d'impressions, de messages. **L'autodidaxie c'est le résultat, sur notre structure mentale, de l'ensemble disparate de tous ces arrosages venant de sources disjointes.**

Cette remarque restreint quelque peu le sens du mot auto-didaxie. Il n'est pas suffisant que toute expérience vitale soit en principe un élément constitutif de notre bagage mental. Encore faut-il que celui-ci soit **suffisamment intense, suffisamment dense, suffisamment répété** (notion de couverture et de taux de redondance ou de répétition). S'il n'en est pas ainsi, l'auto-didaxie n'est rien qu'un mot pour attirer l'attention sur une chose déjà connue. **Par contre, si la société humaine, dûment équipée d'une technologie avancée, se sent susceptible de prendre en charge, de moduler le flux de ces stimuli, d'abord en les détectant puis en les situant**

sur les « lignes d'univers » de chaque individu, en analysant leur fréquence ou leur répétition, en augmentant artificiellement leur densité en certains points de ces lignes, peut-être plus en les programmant statistiquement, alors l'idée même d'auto-didaxie n'est plus une idée résiduelle, elle n'est plus simplement le résidu de la vie, elle est le projet d'un processus qui, tout en restant non contraignant dans l'espace et dans le temps, imprime sur l'être des traces conformes à un registre de contenus supposés désirables; elle est par conséquent un nouveau processus fondamental de l'éducation qui doit être pris en compte par les organismes responsables de la société. Ceci pose le problème de l'intégration de la Télévision dans le jeu des Media qui assaillent l'être, de sa participation au Concert Multimedia.

En d'autres termes, nous voyons émerger la possibilité d'une **programmation du champ autodidactique**. On posera ce problème ainsi : Soit défini un certain contenu souhaitable de connaissances, de valeurs de raisonnement, ou d'outils intellectuels ou sensoriels.

1. Comment doit-on découper celui-ci en une sorte de « texte de base » composé d'unités didactiques dont la société estime qu'il est souhaitable que l'ensemble soit connu avec un pourcentage tolérable d'erreurs de l'ensemble de ses membres, ou d'une fraction (elle aussi définie) d'entre eux ?

2. Connaissant les trajectoires de l'ensemble des êtres, membres de cette société, dans l'espace et dans le temps, comment doit-on répartir l'ensemble des fragments de ce texte de base, dans ce domaine spatio-temporel, combien de fois doivent-ils être répétés, liés les uns aux autres, etc., en vue de constituer des séquences définies pour que plus de x % de l'ensemble social ait été soumis à la totalité de ceux-ci, et tenant compte des processus de perception, d'assimilation et d'oubli, en ait retenu un suffisant pourcentage ?

Les caractères d'une politique culturelle basée sur l'analyse quantitative du message : la spécificité télévisuelle.

Pour y parvenir, la fonction éducative sera d'abord définie en termes formels généraux :

- quantité d'items;
- aspects actifs/passifs de ceux-ci;
- degré de cohérence à grande et faible distance;
- degré d'intelligibilité spécifique;
- complexité;
- niveau d'implication psychologique pour un public-cible donné, etc.

L'expérience fragmentaire et occasionnelle de certaines productions, montre par exemple que contrairement à un préjugé très répandu **il n'y a guère**, si l'on y prodigue temps, argent et volonté, d'**items culturels inaccessibles**, qui ne soient susceptibles d'être « conditionnés », « préparés », de façon telle qu'ils deviennent accessibles, impliquants, intéressants, séduisants à un **public-cible** bien défini.

Certes, il est bien rare que la condition soit remplie : il est rare que dans le système compétitif tel qu'il nous est proposé, le temps, l'argent les moyens et plus encore la volonté, soient présents simultanément à propos d'items culturels qui requièrent pour le préparateur producteur un effort un peu notable alors qu'il est si simple, si facile et si dénué de sanctions, pour ce producteur culturel, de se rabattre spontanément vers des items distractifs et simples dont il sait qu'ils seront bien reçus par son public habituel et, par là même, indirectement bien accueillis par les responsables de son media : ses patrons – qui d'ailleurs n'y regardent pas de si près. Il est légitime de penser qu'une part de l'échec d'un grand nombre de radiodiffusions dans leur effort, bienveillant mais toujours limité, à promouvoir sinon un contrôle tout au moins un accès au contrôle des grandes structures de l'État, provient pour une large part de cette absence d'une politique de conjugaison des modes d'accès en vue d'un bagage culturel intégré.

Nous croyons savoir par exemple que **l'image animée de la télévision se trouve nécessairement** – puisqu'elle est soumise aux lois de l'appréhension de l'information séquentielle dans le temps – **se prêter parfaitement à tout message exigeant une prégnance élevée, une vivacité de l'impression, devant exercer un retentissement immédiat. Nous savons que la mémorisation qu'elle permettra sera conséquence directe de la force de l'image. Ce medium contraste par exemple avec le texte ou les systèmes basés sur les signes** (discours culturel) **pour lesquels la mémorisation dépend, fondamentalement du taux de répétition de l'item ou de son insertion dans une « séquence forte ».**

(*) Ces tableaux définissent une appréciation des quatre media sans diverses fonctions. En reprenant leur examen dans votre environnement socio-culturel, y a-t-il des modifications à dégager et pourquoi ? Tels sont les problèmes que pose la technologie de l'éducation complétée d'études précises, pour choisir les combinaisons les plus précises au moindre coût.

tableau 1 (*)

	TV	Radio	Livre	Journal
Transmettre des culturèmes	+++	+	++	+++
Établir des probabilités d'associations	++++	++	++	++
Proposer des syllogismes isolés	-	+	+	++
Proposer des chaînes de raisonnement	-	+	++++	+
Inciter à l'action	+	++	-	+++
Susciter des connotations	++++	+++	++	+++
Imposer une structure cohérente à grande échelle	-	-	+++++	+

tableau 2 (*)

	TV	Radio	Film	Affiche	Livre	Journal
Prégnance	+++	+	++++	++	++	+
Vivacité	++	+++	++++	+	+++	++
Mémorisation	+	++	+++	+	+++	+
Implication	+	+	0	+	0	++
Initiation à l'action	+	++	0	+	++	+
Capacité d'intelligibilité	+++	+	+++	++	++	++
Charge connotative	+++	++++	++++	+++	++	+
Rapidité	++	+++	0	+	0	+

Nous savons aussi, à l'opposé de ce que pensaient les premiers sociologues de l'image, et comme nous l'avons fortement souligné déjà, que toutes choses égales d'ailleurs, la TV offre aux spectateurs assis dans leur fauteuil un degré d'implication certes plus restreint que par exemple la radiodiffusion, tendant à transformer à travers l'écran lumineux hypnotique, le monde en un spectacle à travers une paroi de verre et à faire de la situation de confort immédiat qui nous entoure, une affirmation de ségrégation de la société en une masse d'individus, opposés tout autant au charisme de la réunion publique qu'à l'intériorisme de la voix du radiospeaker qui veut « nous habiter ». Les tableaux 1 et 2 par exemple donnent une idée de quelques-uns de ces caractères de ces différents media tels qu'ils résultent de différentes analyses.

Ainsi la télévision en raison de sa vivacité et de sa prégnance, est remarquablement équipée pour transmettre ce que nous avons appelé des culturèmes, des atomes de pensées, de connaissances élémentaires découpées, isolées ou isolables, elle

est capable de les charger de riches connotations. Elle se trouve par contre, comme l'indique le tableau 2, mal placée pour proposer des raisonnements – même courts – excédant les simples associations par juxtaposition qu'elle pratique si bien. Elle est beaucoup moins bien placée que le livre ou le texte pour servir d'outil stable d'une mémoire permanente ou construire ce que l'on appellera un « ordre lointain » dans les raisonnements. Son rôle serait donc davantage de fournir des matériaux riches, chatoyants et prégnants que des formes bien structurées, bien organisées et indéfiniment mémorisables. **C'est par son attrait, sa chatoyance, son pouvoir de fascination qu'elle jouera son rôle dans le concert des mediums culturels, dans la mesure même où elle se propose comme spectacle du monde plutôt que comme mise en participation, c'est-à-dire prend conscience de son véritable pouvoir. Encore faut-il un contrôle de son influence relative vis-à-vis des facteurs latents d'une culture évolutive, c'est ce que nous appellerons le « compas socio-culturel ».**

le compas culturel

Nous appellerons « compas culturel » l'idée d'établir une comparaison entre « ce qui est » et « ce qui va être » dans une société globale soucieuse à la fois, (a) de promouvoir son développement, et (b) de maintenir ou développer les caractères spécifiques qui appartiennent à sa culture. Ceux-ci viennent de son histoire unique, de sa genèse linguistique et cette société se trouve mise en face du problème du rôle et de l'utilisation des mass media dans la vie de chaque individu en vue de parvenir à cet équilibre.

Ce « compas culturel » s'établit sur la base de la **comparaison**, sous

forme statistique et globale en utilisant les méthodes de l'analyse du contenu qui, tout en laissant de côté la spécificité d'une information, d'un message, d'une découverte, d'une œuvre, en distillent des caractères généraux qui vont influencer durablement le cadre mental de tous ceux qui y sont soumis, de deux données distinctes :

● **Le monde de la culture actuelle**, ce qui existe sur le plan culturel : la montagne de connaissances et de clichés qui s'accroît chaque jour de ce qui est **l'acquit** d'un pays ou d'une civilisation. C'est à la fois comme nous l'avons souligné,

non seulement le contenu des bibliothèques, des musées, des galeries et des instituts d'anthropologie, des paysages, des villes et des campagnes, mais aussi, et plus subtilement, la somme des légendes et des **archétypes**, des **modèles de vie** et des cuisines, des **accomplissements** du passé et du présent, des **styles** architecturaux et urbanistiques, des **patterns** (10) **d'occupation** de l'espace et du temps, enfin des valeurs qui soutiennent les efforts de chacun des individus. Elle se modifie certes, mais elle se modifie lentement, elle apparaît comme la somme cumulative de tous les environnements.

● Le monde de ce que nous avons dénommé avec Silbermann dans un ouvrage antérieur (Sociodynamique de la culture) (11) **tableau socio-culturel**, c'est-à-dire le monde de la variation, le monde de la nouveauté, de la « nouvelle », celui de tout ce qui chaque jour vient s'ajouter, modifier, s'insérer dans l'environnement de chacun des citoyens. C'est très précisément le monde de la **production** culturelle par opposition à **l'acquit**, de la création permanente par rapport à l'accepté. Dans les termes de l'analyse mathématique, c'est la différentielle par rapport à la fonction.

Pratiquement, c'est le flux des messages qui dans une courte période de temps, l'année par exemple, viennent de toutes les sources de messages imaginables. Quantitativement les plus éminentes – prééminentes – sont certes celles des grands amplificateurs culturels : savoir au premier rang la Télévision puis la Radio, la Presse, les mass media d'une façon général, parmi lesquels il convient de souligner le rôle des **objets** manufacturés, distribués par la production et la commercialisation de masse qui jouent un rôle plus subtil, mais aussi important que les messages « traditionnels » auxquels notre myopie scientifique nous a fait réduire l'idée même de Culture. (Hamdad.)

Ce flux permanent, dont le débit est modulé – plus ou moins bien – par les gate-keepers des media est produit par les producteurs, les desi-

(10) Pattern : modèle.

(11) Abraham Moles : Sociodynamique de la Culture. Mouton 1969.

gners (12), les artistes, les commentateurs; il sort des caméras de télévision, des presses, des studios de radio, des usines de fabrication de série, il pénètre dans la sphère immédiate de chaque individu et se différencie assez aisément de la spontanéité immédiate de chacun, si fortement menacée par la standardisation de l'homme encombré.

On soulignera par exemple à cet égard le rôle éminent pris avec une prodigieuse rapidité par le magnétoscope dans l'univers de la télévision; les images ne volent plus, pas plus que les paroles depuis l'avènement du magnétophone dans la production radiophonique. Il y a à cela des conséquences fâcheuses : à la fois l'envahissement de notre vie par la **conservation culturelle** avec ses regrettables conséquences sur la santé créatrice, et, d'autre part, l'abus des contrôles, des justifications et de la bureaucratie culturelle.

Mais l'une des conséquences positives pour ce qui est notre thème ici, c'est la **possibilité d'établir de façon concrète ce compas culturel** dont nous esquissons plus haut le principe. Ce flux permanent, mais sans cesse changeant de l'évolution des êtres et des choses de civilisation, peut lui aussi – il l'est déjà partiellement, mais de façon non systématique – être soumis à l'algorithme (13) de l'**analyse du contenu**, tout de même que la culture cumulative déjà existante, et pratiquement par les mêmes méthodes. C'est le repérage par voie statistique de chacun de ces « morceaux » ou « messages » relativement à des critères universels, définis par l'analyste sur le conseil du culturaliste. Les aspects de cette analyse peuvent être très divers et très subtils, vu l'élaboration de cette nouvelle discipline de l'analyse de contenu depuis sa naissance, il y a déjà plus de quarante ans, et en particulier l'apport que lui a fourni l'informatique (General Enquirer).

En d'autres termes, le « compas culturel » sera la mise en comparaison permanente et l'interprétation du produit de deux analyses de contenu distinctes – faites en gros suivant les mé-

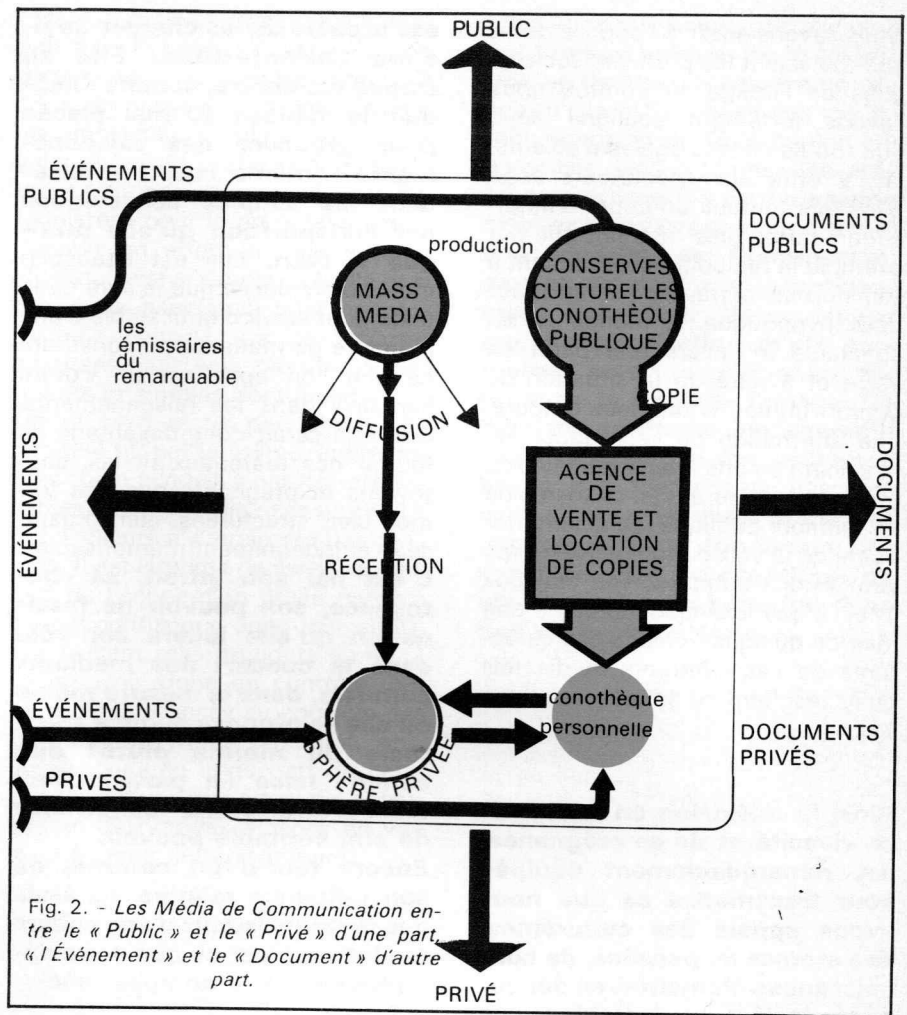


Fig. 2. - Les Média de Communication entre le « Public » et le « Privé » d'une part, « l'Événement » et le « Document » d'autre part.

mes méthodes et avec les mêmes critères – relativement à deux sources distinctes : d'un côté « ce qui est », la culture cumulative telle qu'elle existe et se développe lentement dans les trésors de la société, de l'au-

tre le tableau socio-culturel, c'est-à-dire en gros ce qui se fait, sinon chaque jour, au moins chaque année, ce qui s'ajoute à la culture existante, la culture différentielle par rapport à la culture elle-même.

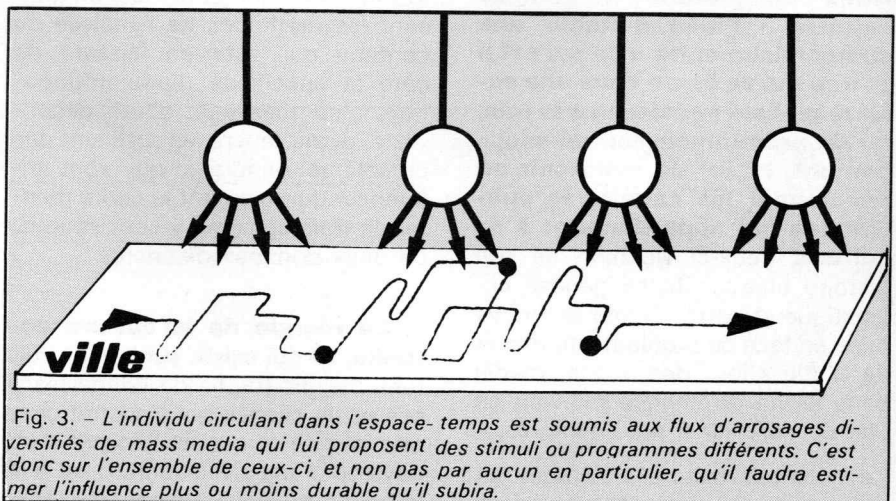


Fig. 3. - L'individu circulant dans l'espace-temps est soumis aux flux d'arrosages diversifiés de mass media qui lui proposent des stimuli ou programmes différents. C'est donc sur l'ensemble de ceux-ci, et non pas par aucun en particulier, qu'il faudra estimer l'influence plus ou moins durable qu'il subira.

(12) Designer : concepteur.
(13) Cf. plus haut page 7.

La comparaison de ces deux produits d'une même méthode d'analyse de deux sources différentes recherchant par ses techniques propres actuellement énormément développées, des critères communs entre ce qui est et ce qui se passe, fournira alors ce qu'on pourrait appeler « signal d'erreur » ou signal de contrôle, constituant à proprement parler le compas culturel (fig. 2). Elle produit un « signal » particulier, qui, selon les principes de l'analyse des systèmes, peut-être « injecté » comme élément régulateur de l'activité culturelle à chaque instant : en termes pratiques ce seront des directives, des facteurs de pondération de l'activité permanente de production de nouveaux messages dans la société par les différents canaux des mass media.

Ce processus de compas culturel, schématisé dans la figure 3, serait celui qui intervient à chaque instant pour réagir, rectifier, accentuer ou diminuer le débit, l'influence ou le style de tel ou tel media particulier, compte tenu de leur rôle global dans l'intégration culturelle de chaque individu aux différents niveaux du système social.

La figure 4 précise ce raisonnement sous forme d'organigramme. Elle met en évidence d'une part la variété des sources qui composent ce que nous appelons notre culture ou notre civilisation, d'autre part la variété de ce que l'on doit appeler « Mass Media » : moyens de communication de masse, parmi lesquels la place dominante doit certainement être attribuée à la télévision, mais probablement la seconde place moins à la radio ou au journal qu'à la production et à la consommation de masse comme facteur prépondérant, longtemps laissé de côté par les analystes de ces phénomènes. Cette figure souligne la **communauté des mécanismes d'analyse** de contenu qui doivent se dérouler à propos des mêmes variables, relativement à la source de ce qui est et à la source de ce qui advient. Chercher ces critères (dont quelques-uns sont évidents) est en soi une tâche scientifique qui ne peut être qu'évoquée ici. (Hamdad.)

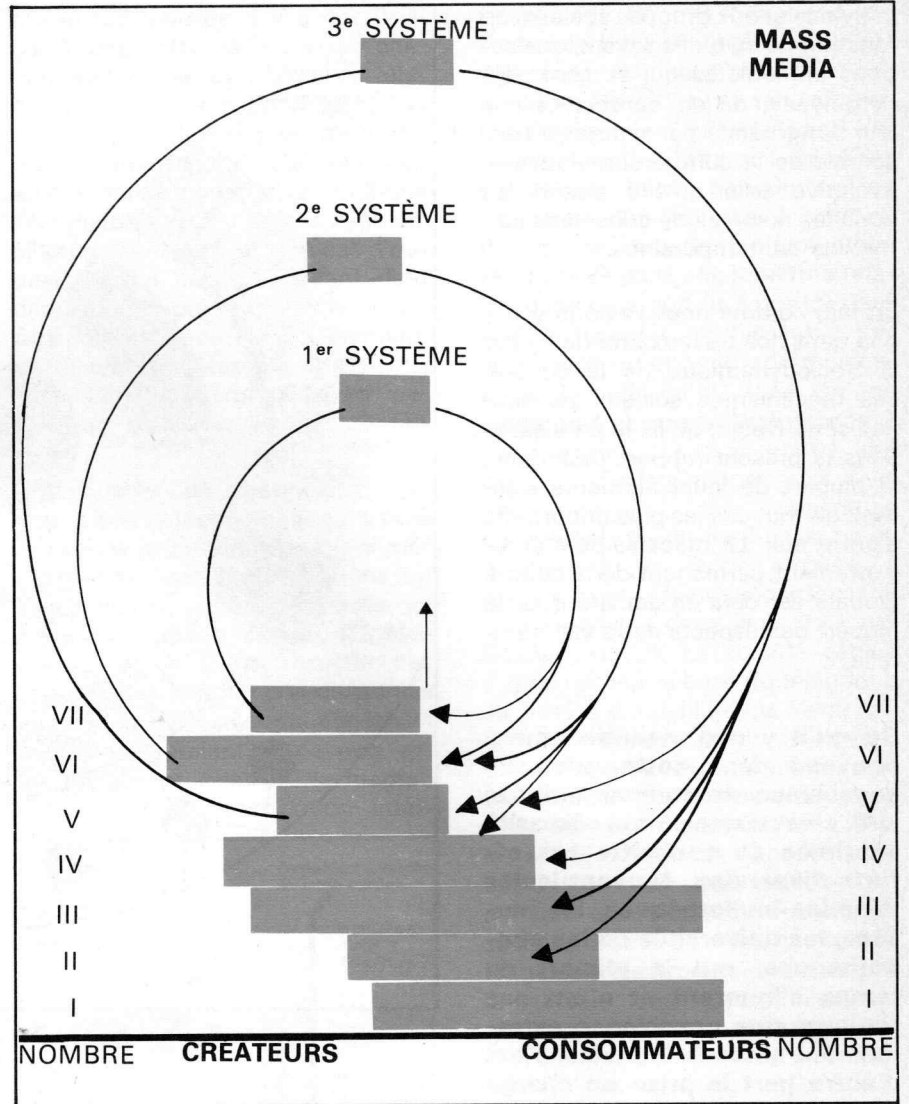


Fig. 4.

L'organigramme souligne enfin la traduction, l'interprétation des directives globales que fournit le signal en **spécifications** beaucoup plus précises, en forme de directives données par les conseils aux conseillers culturels présents dans chacun des grands organismes de media, quels qu'ils soient, souvent sous une forme mal reconnue, mais parfaitement concrète : ceux-ci n'ont pas toujours place dans l'organigramme explicite de l'entremise d'édition, etc., mais nous en connaissons la plupart du temps l'existence ; nous avons montré dans des travaux antérieurs comment ils se traduisent concrètement dans un certain nombre de circuits culturels privilégiés (Sociodynamique de la Culture, chap. IV).

Ainsi ce que nous appelons ici le compas socio-culturel permet aux responsables de la fonction des mass media dans la société (considérés comme des personnes « de bonne volonté », c'est-à-dire qui cherchent à tirer au mieux parti des conditions techniques, scientifiques et culturelles en vue d'un certain nombre de valeurs auxquelles souscrit la société dont ils font partie), de construire une politique ou une stratégie culturelle sur la base de l'influence de ceux-ci. Ils exercent à chaque instant une action de directives à caractère plus statistique qu'impératif sur l'activité immédiate de mois en mois, ou d'année en année, de la production des mass media et de programmation de ceux-ci : l'idée d'accès aux

individus et aux groupes sociaux, en fonction de ce qu'ils savent, des actions immédiates qui se sont déjà déroulées et de leur contraste ou de leur congruence par rapport à l'ensemble de la culture cumulative et évolutive telle qu'elle s'exprimait dans les réserves de conserves culturelles contemporaines.

En fait, comme nous l'avons souligné dans nos travaux antérieurs sur la Sociodynamique de la culture, ces mécanismes sociaux ne sont pas si nouveaux qu'ils le paraissent dans le présent rapport théorique : la plupart de leurs éléments existent, en tout cas les plus importants d'entre eux. Le mécanisme d'enregistrement permanent de la culture globale est déjà en activité pour la plupart des aspects de la vie culturelle.

Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans cette prise de conscience de compas culturel (14), c'est d'une part la nécessité exprimée de connaître ces efforts disparates, souvent isolés dans les bibliothèques, les musées, les universités ou les phonothèques, qui la plupart du temps s'ignorent et n'ont pas toujours une conscience extrêmement nette de leur rôle, c'est d'autre part la prise en charge par l'Analyse du Contenu des différents aspects de ces productions par des méthodes à caractère statistique qui ne datent que d'une trentaine d'années, et dont les versions les plus élaborées sont encore plus récentes. C'est enfin, et peut-être surtout, la volonté d'en faire usage pour une meilleure connaissance de ce qui se passe et une meilleure détermination de ce que l'on peut faire dans une conscience collective, que c'est le rôle des gouvernements ou des responsables de rendre explicite, en fonction de ce que l'on a fait, c'est-à-dire de la continuité d'une civilisation.

(14) L'éclairage donné par ce concept de « compas culturel » peut permettre grâce à l'analyse de contenu de la conscience collective tout particulièrement dans ces sociétés en voie de mutation d'apporter des éléments nouveaux au problème de la communication dans le cas de rencontre des cultures. (Cf. Recherches, Pédagogie et Culture, vol. IV, n° 21.)

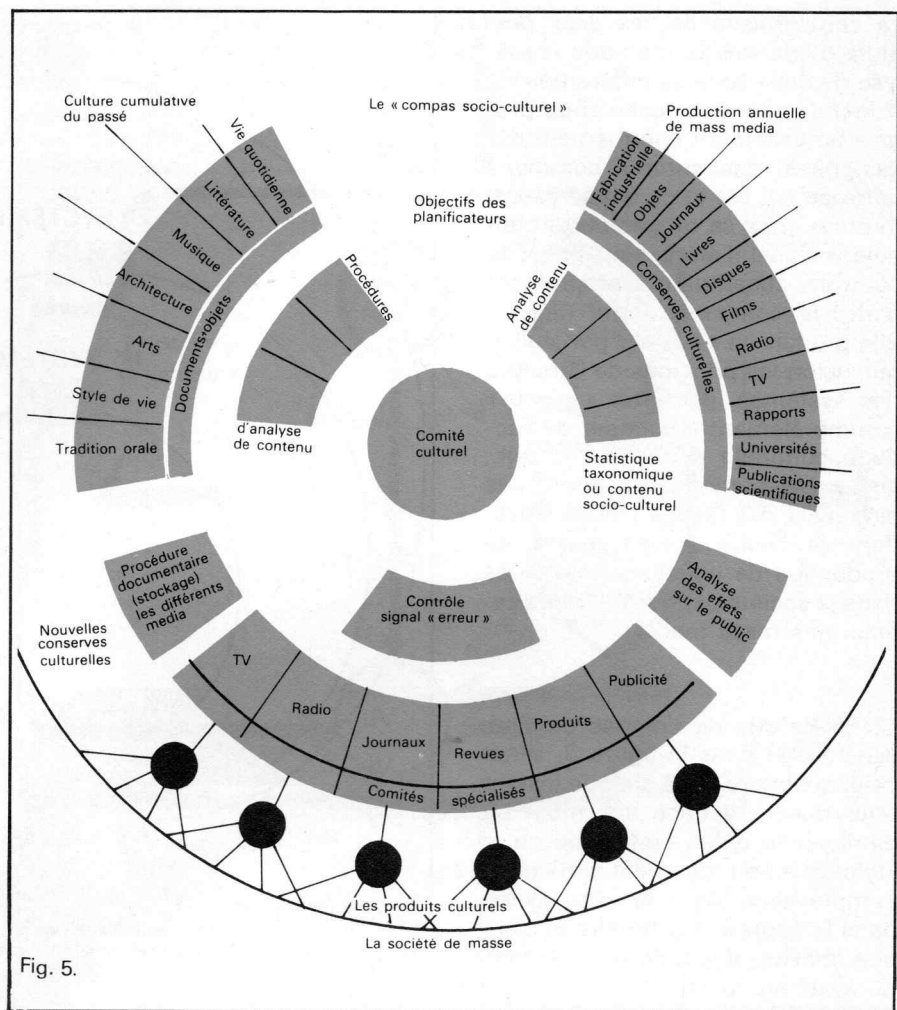


Fig. 5.

conclusion

Résumons ainsi cette présentation consacrée à l'influence des éléments culturels et plus particulièrement des images télévisuelles et au rôle de ce **nouvel environnement** dans le développement d'un pays.

*** La télévision est l'élément dominant des mass media à l'époque contemporaine, mais sa domination et son prestige même ne peuvent s'établir qu'en participation ou en compétition avec d'autres aspects de la civilisation de masse, telle qu'elle pénètre dans l'environnement de chaque citoyen.**

● Parmi ces autres media qui concourent, même quand ils s'opposent, à la médiation entre l'individu et la société pour déterminer son futur, **il faut souligner l'importance des éléments matériels : l'objet fabriqué, le produit, la forme du service réalisent une**

grande part de l'image quotidienne de l'environnement côte à côte avec l'écran de télévision familial.

● **La médiation télévisonnaire c'est essentiellement l'émergence, dans le champ de conscience, d'un certain nombre d'images, de phénomènes, de paysages, de personnages, d'événements qui jouent conjointement avec le réel dans un jeu assez subtil où l'individu fait de moins en moins de différenciation entre le document de la nouvelle (le journal télévisé en est un exemple) et l'univers de la fiction qui lui propose des rôles et des personnages qui s'insèrent petit à petit dans son système de pensée.** Ce processus est la véritable réalisation des projections faites par un certain nombre de théoriciens du cinéma (Ba-

zin, Morin, Cocteau, Boorstin, etc.) qui l'ont attribué faussement et prématurément au cinéma, car celui-ci, à l'époque même de sa gloire n'a jamais atteint la puissance suggestive, hypnotique et continue qu'a pu atteindre la présence télévisuelle. C'est le problème de la relation entre les êtres réels et les images et de leur confusion dans le champ de conscience de l'individu.

● **La télévision est au faite de son pouvoir, elle est l'un des facteurs déterminants de l'action sociale et doit être contrôlée plus qu'elle ne l'a été jusqu'à présent par les responsables de l'évolution de la société. Mais il n'est pas certain que ce pouvoir doive durer indéfiniment,** ceci semble-t-il pour au moins deux raisons :

– l'habitude culturelle de l'être qui se marque déjà chez les enfants de la nouvelle génération et leur fait ramener le statut de l'écran de télévision à celui d'une « boîte lumi-

neuse sur laquelle il y a des images », une sorte de réduction phénoménologique, où l'écran de télévision perd de son attrait sacralisé au profit d'un rôle plus modeste, d'un élément parmi d'autres d'un environnement varié, d'un outil que l'on maîtrise, que l'on est capable, sinon de censurer, en tout cas d'oublier, et qui par conséquent peut difficilement prétendre à la dictature totalitaire de l'environnement. Certaines enquêtes aux États-Unis et au Canada (Gerbner, Taylor) paraissent bien révéler ce phénomène ;

– beaucoup de théoriciens prévoient que la technologie qui a créé et servi la promotion des mass media électronique, pourrait se mettre désormais au service de **media qui ne sont plus de masse, d'inter-media**, et générer, favoriser des images, des sons et des conserves culturelles artificielles dans la sphère privée qui seraient d'une part essentiellement des intermedia : moyens de communication inter-

personnelle dont le téléphone est l'exemple banal en crise de renouvellement, et d'autre part des self-media, c'est-à-dire en fait la communication de l'individu avec lui-même au cours du temps. Dans ces conditions, l'être humain ne se trouverait plus soumis à une influence de masse fondamentale, mais inséré dans une structure relationnelle où il agit et émet tout autant qu'il reçoit, établissant à travers cette autonomie communicationnelle, elle-même liée à une **opulence communicationnelle** à venir (mais déjà concevable) une nouvelle indépendance vis-à-vis des pouvoirs. Elle concrétise cette idéologie du feed-back, qu'on a cherché, de façon erronée, à trouver dans l'idée de réponse ou de mass media à deux sens de fonctionnement (?). La société câblée s'établirait sur la base du téléphone au service duquel l'image électronique et la banque de données vont bientôt s'enrôler, plutôt que sur celle d'une décomposition ou atomisation de la télévision, dont on saisit déjà les effets désastreux dans les pays qui ont amorcé cette évolution et qui sont conduits, pour des raisons sociales, à faire un retour en arrière. La galaxie électronique ne sera pas la galaxie des communications électroniques, mais l'introduction de l'électronique dans la galaxie.

● La médiation télévisonnaire telle que nous la connaissons souffre fondamentalement de pauvreté : l'image qu'elle donne est pauvre, bien plus pauvre que le son de la radio embelli par la modulation de fréquence, et les contenus de cette image sont pauvres comme l'ont montré plusieurs chercheurs, en particulier Serrano. Avec un répertoire extrêmement restreint de personnages, de caractères et de situations, se construit par combinaisons structurales, la quasi-totalité des productions ou des messages qu'elle fournit. Elle contribue par-là à la **stéréotypie de la pensée** et à des facteurs normalisateurs qui vont en sens contraire de la créativité, de l'ingéniosité et de l'ouverture. Dans son activité d'ouverture sur le monde qui devrait être celui de la nouvelle ou du reportage, elle manifeste aussi cette pauvreté pour des raisons liées à l'économie de production, à la faci-

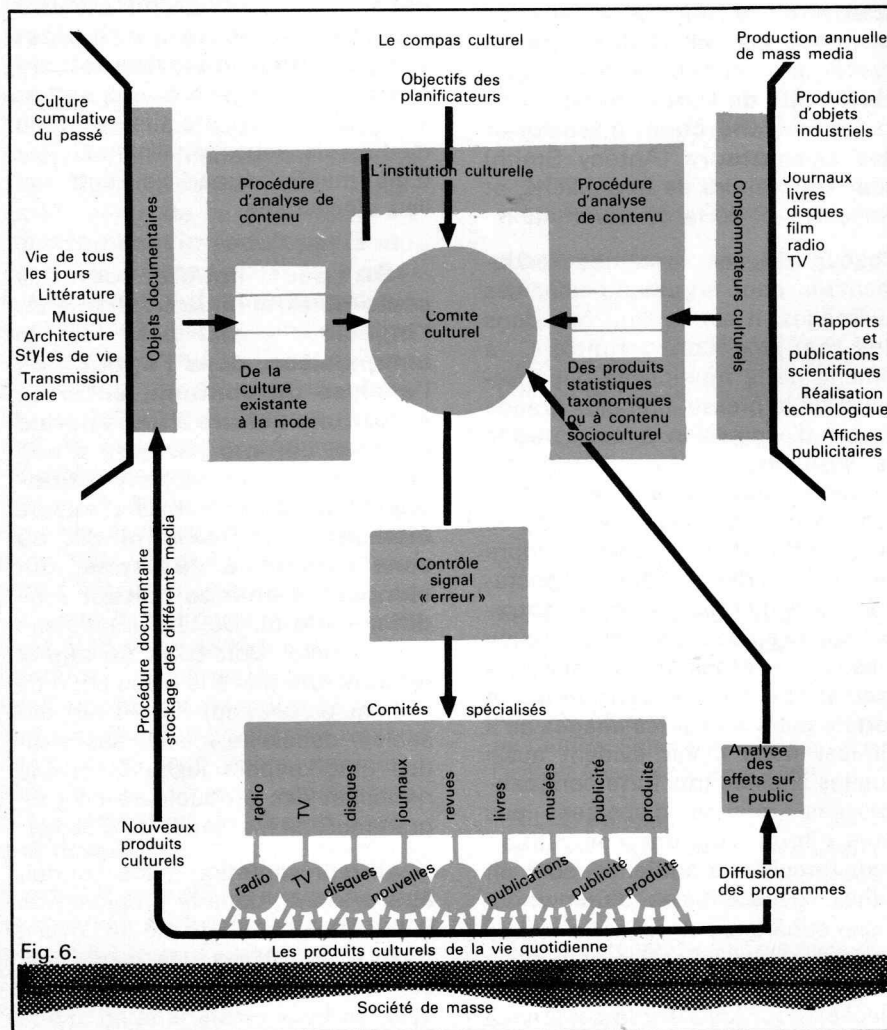


Fig. 6.

lité et, peut-on dire plus généralement, à la saturation des moyens socio-économiques. **On pourrait dire en d'autres termes sur le plan statistique, qu'il y a une gigantesque dispersion entre ce que le programme télévisé pourrait théoriquement nous fournir et nous le démontre occasionnellement : marcher sur la lune, recréer Eschyle ou l'angoisse des grands événements sociaux, et la terne production qui est la nourriture effective de l'homme télévisé.**

Passée du crible non plus du champ des possibles techniques ou artistiques, mais du champ des possibilités économiques réelles pour ouvrir la coquille de l'homme, la production télévisuelle s'insère nécessairement dans la banalité. Son « potentiel d'infini » est de facto bien plus réduit que le roman, le cinéma et même le magazine ou le journal. Elle se trouve donc aux prises entre ce qu'elle pourrait faire et ce qu'elle fait, d'où un conflit interne bien senti par les producteurs et qui la fait défaillir devant le rôle que voudrait lui donner l'évolution culturelle.

● **L'analyse du contenu est l'un des outils essentiels que les sciences sociales peuvent mettre à la disposition de la politique, du médium télévisuel.** Elle permet une rencontre permanente et non aliénante du flux des messages, distancé par la statistique de la prégnance significative de chaque message isolé et donnant accès à des structures latentes qu'elle sait exprimer de mieux en mieux par des grandeurs globales : intelligibilité, implication, ouverture, rythme, expressivité, charge connotative, contenu poétique, etc. Elle sait relier ses grandeurs ou facteurs latents aux valeurs et par-là même fournir un outil pour voir dans quelle mesure ces valeurs sociales individuelles ou même politiques se trouvent être parallèles ou divergentes avec son action.

● Parmi ces valeurs, il y en a qui sont liées spécifiquement à l'idée d'évolution d'une société en développement, et par-là de sa culture. L'analyse de celles-ci est du ressort du sociologue ou du culturaliste, mais il est évident, pour une politi-

que de la télévision considérée comme leader des mass media, qu'une prise de position vis-à-vis de ses valeurs est en quelque façon nécessaire. **L'importation, par exemple pour des raisons économiques, de programmes issus d'autres pays et d'autres structures linguistiques et éthiques risque de distordre, de dévier l'évolution culturelle d'une façon contingente mais importante, c'est-à-dire en fait d'introduire des effets parasitaires** contre lesquels il est, théoriquement, parfaitement possible de remédier.

● A cet égard, les différentes contrées dans lesquelles ce genre de raisonnement est susceptible d'être important se décomposent en deux grandes catégories :

– **celles où la télévision est au service, au moins en théorie, de la collectivité sous sa forme institutionnelle, c'est-à-dire de ce que l'on appelle la nation ;**

– **celles dans lesquelles, au contraire, la télévision se décompose en une multiplicité de systèmes concurrentiels qui, plutôt que de fabriquer des programmes, cherchent à fabriquer des spectateurs** (Antony Smith) pour leur vendre de la publicité, et par celles-ci de la consommation.

Chacun de ces systèmes fondamentaux peut argumenter sur ses avantages. Il est évident que dans des canaux concurrentiels, à l'image de la multiplicité des journaux, de la presse, une plus grande liberté d'expression à court terme est susceptible de trouver sa place, n'importe où, n'importe quand, sans trop d'obstacles, ne serait-ce qu'en arguant de la valeur propre de l'indépendance pour le spectateur, alors que tout système centralisé sous l'égide d'un État se trouve presque nécessairement conduit à exercer une certaine censure ou un certain contrôle sur les images qu'il diffuse. Mais il est évident aussi que les chaînes très fortement centralisées, qui ne dispersent pas leurs efforts dans une compétition pour retenir une audience, sont en principe susceptibles d'une unité, d'une cohérence structurelle (qui ne doivent bien sûr jamais parvenir à l'unicité totale), mais qui sont mieux placées pour favoriser la cohérence

mentale ou collective – dans la mesure où elles la considèrent comme une valeur souhaitable. Or le culturaliste a tendance à voir dans cette consistance interne l'un des éléments essentiels de la civilisation occidentale basée sur la science.

● **La télévision joue un rôle social extrêmement différent selon la situation du récepteur et en particulier sa répartition dans un territoire. Elle est élément d'unité, de liaison, de cohérence, de culture et de « progrès » au sens traditionnel de ces termes, dans les pays ou dans les régions à densité faible dans lesquels les êtres sont distants les uns des autres, maintenus par cette distance même en marge du monde (zones ruralisées). Elle est tout au contraire élément de dispersion, de clôture sur soi-même, de muraille de l'individu, de repli et d'indifférence dans les sociétés denses ou dans les zones d'une société où ces programmes se trouvent en compétition avec un grand nombre d'autres éléments du budget temps communicationnel de l'être, et changent de caractères en devenant distractifs au lieu d'éducatifs, sensationnalistes au lieu d'informatifs, superficialisants au lieu d'éclairants.**

● **On peut appeler compas socio-culturel un nouvel outil de l'ingénieur social basé sur la comparaison, dans l'optique de l'analyse du contenu, entre ce qu'est une culture à une époque donnée, comme héritage d'une continuité, et les apports périodiques ou permanents d'autres éléments, les mass media au sens généralisé du terme, qui viennent à chaque instant modifier celle-ci.** De la comparaison de ces deux, doit sortir un **signal de contrôle** mis à la disposition de ceux qu'on peut appeler les responsables, depuis le niveau supérieur des gate-keepers jusqu'au niveau quotidien des producteurs de programmes, de messages ou d'objets.

● La représentation-guide qui doit être présente dans le problème de la modification culturelle de l'être à travers les images des media, est celle d'un individu circulant à travers les lieux et les temps dans la

trajectoire de sa « ligne d'Univers », et soumis au cours de cette trajectoire aux flux successifs d'une série de sources disparates – les physiiciens diront incohérentes – chacune produisant un programme qui peut être en lui-même cohérent, mais dont les influences successives, juxtaposées par le hasard des trajets de l'être à travers les espaces et les temps, donnent lieu, pour ce dernier, à toute une **mosaïque de messages** susceptibles de déposer en lui une sorte de sédiment, ce que nous avons appelé plus haut la « culture individuelle », par un processus d'**autodidaxie**, d'éducation permanente. **Ce processus, dans la société urbaine, entre en compétition avec le processus conventionnel de l'éducation concentrée, assignée en un lieu déterminé de l'espace et du temps, dans une époque définie du développement de l'enfant ou de l'individu, qui est ce qu'on appelle l'école ou l'enseignement traditionnel.**

Si nous sommes conduits à vivre de plus en plus dans une société de media, parvenant par degrés à l'opulence communicationnelle, nous devons prendre en compte dans nos raisonnements, l'existence même de ce mécanisme où **l'aléatoire est introduit par la nature des choses dans la « programmation » des messages** qui vont conditionner la sédimentation culturelle. En ce cas, il est légitime de se demander s'il n'est pas possible de remédier à l'aspect mosaïque de cette culture sédimentaire, résultat pragmatique d'un mode de vie, en introduisant, à partir de sources diverses situées sur la trajectoire de l'être : (1) dans les messages (2) dans leur répartition et (3) dans leur programmation, certains **éléments de régularité** semi-aléatoires qui permettraient de rétablir un rapport de causalité entre ce qui est émis et ce qui sera retenu dans l'expérience vitale, construisant ce que l'on peut appeler un **programmation du champ autodidactique.**

Y a-t-il là une tâche assignée ou assignable au leader des media, le conducteur d'images ? C'est l'une des questions qu'il est temps de se poser.

Abraham A. MOLES

BIBLIOGRAPHIE

- BENITO Angel. – *Teoria general de la Informacion*, Bibl. Universitaria Guadiana, Madrid.
- BETTINGHAUS Erwin P. – *Persuasive Communication*, Holt Rinehart, Winston 1973, 300 pages.
- FRANK et MOLES A. – *Motivations adultes à la structuration de la pensée* in Education Permanente, Publications du Conseil de l'Europe, Hachette, 1970.
- GROOMBRIDGE. – *TV and the People*, Pelican, 1972.
- INKELES Alex and SMITH. – *Becoming Modern*, Harvard University Press, 1975.
- KATZ E., GUREVITCH M., HAAS H. – *On the use of the Mass Media for important things*, American Sociological Review, vol. 38 n° 2, avril 1973, pp. 164-181.
- KATZ E., ADORNI H. – *Functions of the book for society and self*, Diogenes 81, pp. 106-121.
- KIENTZ Albert. – *Para Analizar los Mass Media*, n° 6, Torres, Valencia.
- KOSINSKI Jerzy. – « *Being there* », Pan Books.
- MAGNUS U. – *Future aspects of society and the mass media in Europe*, Council of Europe Study, 1872).
- MANOURY J. – *Phénoménologie des interfaces de communication dans les processus didactiques*, premier rapport partiel, Institut de Psychologie sociale, Université de Strasbourg I (dactylographié).
- MEIER R. – *A Communication Theory of Urban Growth*, MIT Press, 1964.
- MOLES Abraham. – *Sociodinamica da Cultura*, Editora Perspectiva, Sao Paulo et Mouton, La Haye 1969.
- MOLES Abraham. – *Écologie communicationnelle, un nouvel aspect de l'économie des media*, Revue Économie et Société, Cahiers ISEA.
- MOLES Abraham. – *La Communication : TV et Culture*, Cahiers RTB 17, 1970; *Systèmes de Media et Système éducatif*, dans Perspective, vol. 5 n° 2, pp. 176-198.
- MOLES Abraham, OULIF J. – *Le 3^e homme, vulgarisation scientifique et Radio*, Diogenes.
- MOLES Abraham. – *Société et Télévision*, Travaux du Conseil de l'Europe, Comptes rendus du Colloque sur la gestion des télécommunications dans les sociétés démocratiques, Munich, juin 1974.
- NORDENSTRENG K. – *Informational Mass Communication*, TAMMI 1974.
- PLOMAN W. – *Satellite Broadcasting for Europe* (Council of Europe Study, 1972).
- PROKOP – *Massenkommunikation*, Fischer 6151-6152.
- RAI (Édit.). – *Metodi di Ricerca e rigultati sul rapporto tra violenza in Televisione e criminalita*, Edizioni RAI, Torino 1975.
- SERRANO MARTIN Manuel. – *Médiation télévisonnaire, l'image du monde et la TV*, Thèse Doctorat d'État, Institut de Psychologie 1974 et Communication : 1/76, 2^e année, pp. 25-40.
- SILBERMANN A. – *Soziologie des Massenkommunikation*, Kohlhammer Köln 1973.
- THOVERON M.G. – *Programme distribution in the present-day world* (Council of Europe Study, 1972).
- TOFFLER A. – *The politics of the impossible : art and society*, Edited by B. Gross, Basic Books, 1967.
- TOFFLER A. – *The Culture Consumers*, Pelican A 788.
- TORNATO P. – *Rapport sur Communications et Transports, 1974 : « Les relations entre transports et télécommunications et leurs perspectives »*, Service des Affaires économiques et internationales, Ministère de l'Équipement français.
- WANGERMEE R. et LHOEST. – *L'après Télévision*, Hachette 1973.